

si tôt disparue, grâce à vous encore, qui vous ramène et réveille ce grand amour ? . . .

— Eh bien ! vous avez tort, marquis de Prades ! ajouta-t-elle en appuyant sur chaque mot avec un accent qui valait un soufflet, vous avez tort ! . . . Moi, si j'étais à votre place, à Clotilde Didier je préférerais sa fortune, je préférerais ses millions ! . . .

— Clotilde !

— Car, avec ses millions, quelle belle existence de viveur je pourrais mener encore ! . . . Est-ce que vous n'y avez pas songé, marquis ? . . .

— Avec ses millions, ce serait mes dettes payées, mes créanciers apaisés, mon beau nom de marquis ne traînant plus chez les huissiers ! . . .

— Avec ses millions, ce serait le jeu . . . le jeu où je n'aurais rien à perdre puisque je jouerais avec de l'argent qui ne m'appartient pas ! . . .

— Avec ses millions, ce serait la grande vie que je pourrais encore connaître, la grande vie avec ses fièvres, son luxe, ses triomphes d'amour-propre et de vanité !

— Avec ses millions, enfin, ce serait aussi mon blason redoré, et je pourrais faire encore figure de gentilhomme !

Puis, riant toujours de son rire nerveux :

— Eh bien, qu'en dites-vous, marquis ? ajouta-t-elle. Quel beau rêve, s'il pouvait se réaliser ! . . . Mais malheureusement pour vous, je ne suis pas la petite Clotilde d'autrefois . . . la jeune fille si naïve et si ingénue qui ne demandait qu'à vous croire . . . et aujourd'hui je vous connais trop et je sais trop quel être vous êtes pour me laisser prendre à cette comédie du remords et du repentir . . . Car du repentir, du remords, vous ! . . . vous ! . . . allons donc !

— Je vous jure pourtant . . .

— Lâche ! lâche !

— Clotilde !

— Misérable ! . . . Oh ! cet homme ! quel être vil ! . . . Mais vous n'avez donc rien là . . . rien dans le cœur . . . rien dans l'âme . . . aucune fierté . . . rien ! rien ! . . . que vous osez encore, après tout ce que je vous ai dit l'autre jour, après tout ce que je vous ai dit à Ivry, vous présenter devant moi, vous présenter ici ! . . . Mais il faudra donc que je vous crache à la figure pour qu'enfin je ne vous revoie plus ! . . .

Et elle s'était redressée brusquement, toute blanche, le regard étincelant.

Quant à de Prades, aussi livide qu'elle, cette fois encore il avait eu la force de se contenir.

Mais il pensait, plein de rage de voir les millions lui échapper :

— Fiasco complet ! . . . Parbleu ! . . . Il ne reste plus que le coup de la gamine . . . que le coup de Suzanne . . . Si, après ça, elle ne se rend pas, ma foi, comme disait de Guérande, tant pis pour elle !

Et reprenant vivement :

— Est-ce tout ? dit-il. Oh ! ne vous gênez pas, car vous n'êtes pas tenue d'être généreuse . . . Mais tout ce que je vous demande maintenant, c'est d'avoir pitié d'elle, si vous n'avez pas pitié de moi . . .

— Pitié d'elle ?

— Oui, pitié de Suzanne . . . de notre enfant ! . . . Car, il ne s'agit pas seulement de moi, mais il s'agit d'elle aussi . . . de cette pauvre petite qui, si elle pouvait comprendre ce qui se passe entre nous, vous demanderait grâce pour moi . . .

— Grâce pour vous ! . . . Ma fille !

— Et grâce aussi pour elle . . . pour elle que vous n'avez pas le droit de sacrifier à votre rancune et à votre colère . . . Oh ! vous me regardez ? . . .

— Oui, je vous regarde ! . . . je vous regarde ! . . .

— Et je vous étonne ?

— En effet !

— Eh bien, moi, c'est votre étonnement qui me surprend et je me demande comment vous n'avez pas encore songé à l'avenir de cette enfant . . . je me demande comment vous n'avez pas encore compris, que, quels que soient les sentiments que vous puissiez éprouver à mon égard, votre devoir vous commandait de lui donner le nom qui lui manque . . . le mien . . . le nom de son père ! . . .

— Oh ! je vous en supplie, songez à elle, Clotilde ! ajouta plus vivement le marquis en jouant maintenant l'attendrissement, car il venait de se rappeler que de Guérande lui avait recommandé de se montrer pathétique. Songez donc aussi à quels chagrins et à quels remords vous vous exposeriez dans quelques années quand elle pourrait apprendre qu'elle a été la victime de votre coupable et fol entêtement !

— Oui, je vous en supplie, dans son intérêt, dans le vôtre, ne soyez pas implacable, faites taire vos ressentiments, oubliez le passé ! . . .

— Oui, laissez-moi donner à cette chère enfant le nom que je lui dois. Oui, permettez-moi de pouvoir l'appeler ma fille . . . Oui, Clotilde, je vous en conjure, ne me la prenez pas !

Maintenant sa voix tremblait, ses yeux s'emplissaient de larmes, et lui-même s'admirait, car il ne s'était jamais cru si fort.

— Car je l'aime aussi, moi, cette petite Suzanne, reprit-il tout de

suite, de plus en plus pressant. Car c'est pour elle aussi que je voudrais racheter le passé et avoir la joie de vivre ! . . .

— Oh ! vous pâlissez, vous êtes émue, vous me croyez, vous me pardonnez !

— Oh ! Clotilde, ne me désespérez pas ! . . . Soyez bonne comme autrefois ! . . . Chassez toutes ces odieuses pensées qui vous trompent . . . et rendez-moi Suzanne . . . ayez confiance en moi . . . et je vous fais le serment que ma vie toute entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance ! . . .

— Attendez ! répondit Clotilde.

Et, vivement, elle disparut.

De Prades était demeuré immobile de surprise.

— Où va-t-elle donc ? murmura-t-il.

Puis, comme elle venait de disparaître en haut du perron :

— De Guérande ne s'en serait pas mieux tiré, se dit-il. Ma parole ! il y a eu des moments où je croyais presque que c'était arrivé . . .

Aussi, j'ai fini par la toucher au bon endroit . . . Mais où donc est-elle allée ? . . . Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et, brusquement, il tressaillit :

— Suzanne !

En effet, Clotilde revenait en tenant sa fille par la main.

L'œil du marquis étincela de joie.

— Ça y est ! pensa-t-il. A moi les millions ! . . . Oh ! je l'avais bien dit : " Avant six mois, tu seras marquise de Prades ! " Et c'est fait ! . . . Déjà ! . . .

Et, souriant, les bras ouverts, il venait de prendre un air paternel pour accueillir Suzanne.

Mais, d'un geste, Clotilde l'arrêta.

— Un instant ! fit-elle.

— Ma chère enfant ! . . . Ma chère petite Suzanne ! s'écria de Prades en lui tondant encore les bras.

Mais à peine acheva-t-il.

Tout saisi, il venait de se redresser, regardant avec effarement Clotilde qui le montrait à l'enfant.

— Regarde cet homme ! dit-elle, la voix très grave. Tu le reconnais bien, n'est-ce pas ? . . . On l'appelle le marquis de Prades et tu m'as souvent demandé pourquoi je le haïssais . . . Eh bien ! mon enfant, le moment est venu de te le dire . . .

Suzanne, toute pâle, venait de se serrer contre sa mère, et de Prades fixait sur Clotilde des yeux étincelants de colère.

— Si j'ai passé des jours et des nuits à pleurer, si j'ai eu froid et faim, si j'ai été plus malheureuse que les pierres et si j'ai connu toutes les souffrances et tous les désespoirs de la misère, c'est à cet homme, c'est au marquis de Prades que je le dois. Et voilà pourquoi je le hais !

— Maman ! bulbutia l'enfant.

— Si mon sein t'a refusé la vie, si je suis devenue une marâtre et si je t'ai abandonnée . . . c'est encore sa faute, c'est encore le crime de cet homme. Et voilà pourquoi je le hais ! . . .

— Maman ! . . . maman ! . . .

— Si tu as grandi sans les caresses de ta mère, et si tu n'as eu pour toute famille que des étrangers ; si François t'a chassée de sa maison et si tu as voulu mourir . . . c'est encore sa faute, c'est encore le crime de cet homme. Et voilà pourquoi je le hais ! . . .

Et comme la petite pleurait, en se serrant de plus en plus contre elle :

— Ne pleure pas, Suzanne, mais écoute-moi, reprit Clotilde très émue. Aujourd'hui, cet homme, qui nous a reniés quand nous étions pauvres, revient vers nous parce que nous sommes riches.

— Il aurait dû nous protéger, nous aimer, nous sauver, il l'avait juré devant Dieu et les hommes. Il aurait dû être loyal envers nous et faire tout son devoir. Il ne l'a pas fait. Et aujourd'hui qu'il est ruiné, c'est-à-dire qu'il est pauvre à son tour, il se souvient qu'il est ton père . . .

Suzanne venait de relever la tête et, de ses grands yeux élargis, elle regardait le marquis . . . Son père ! . . . M. de Prades était son père ! . . .

— Oui, c'est ton père, reprit Clotilde, comme si elle avait deviné la pensée de sa fille. Et si, autrefois, après nous avoir trompés, il n'a pas voulu nous donner son nom, aujourd'hui il voudrait nous le vendre . . . Mais il nous coûterait trop cher et il ne vaut pas le nôtre . . . il ne vaut pas le nom des Didier qui, eux, n'étaient pas marquis, mais qui, tous, étaient des gens de cœur, d'honnêtes gens . . .

Chacune de ces paroles vengeresses était un soufflet que de Prades recevait en plein visage. Aussi était-il plus blanc qu'un linge, et, pour ne pas bondir, pour ne pas éclater, se mordait-il les lèvres jusqu'au sang.

— Et maintenant que tu sais tout, ajouta Clotilde, la voix de plus en plus grave, presque solennelle, maintenant que tu sais toute l'hypocrisie et toute la bassesse dont cet homme est capable, ce n'est pas moi qui veux lui répondre, mais c'est toi qui prononceras entre nous.

— Mais réfléchis bien, mon enfant, mais rappelle-toi bien ce que je t'avais déjà dit et ce que je viens de te dire encore. Cet homme nous a toujours porté malheur, et si tu pouvais lui pardonner . . .